

TAMBOURS DANS LA NUIT

en alternance avec

LA NOCE CHEZ LES PETITS-BOURGEOIS

DU 14 MAI AU 21 JUIN 98



Imaginer...

...début 1919, un jeune homme de vingt ans nommé Bertolt Brecht. Il vit entre Augsbourg et Munich, a été mobilisé quelques mois comme infirmier militaire. Lorsqu'il apprend que l'insurrection spartakiste a été écrasée dans le sang, il jette aussitôt un drame sur le papier. Dix ans plus tard, l'écrivain et dramaturge Lion Feuchtwanger se rappelait encore l'inconnu farouche et mal rasé venu lui soumettre son manuscrit, sa silhouette maigre, sa tenue négligée, sa façon de passer au dialecte souabe dès que l'émotion le gagnait. Sous la plume de ce jeune rebelle, dans cette pièce prétendument écrite pour l'argent et qui deviendra *Tambours dans la nuit*, il vit surgir ce jour-là des personnages puissants, parlant « une langue hors des modes, sauvage, colorée, tirée non pas des livres mais de la bouche du peuple ». Quelques mois plus tard, Brecht achève quelques pièces en un acte, dont *La Noce*. Au sortir de la guerre, il avait écrit ses premières œuvres comme il s'accompagnait de sa guitare dans les cabarets bavarois, avec l'insolence ironique et crue du désespoir ; trois ans après, à l'occasion de la création de *Tambours dans la nuit*, il se voit décerner le prestigieux prix Kleist, et l'un des jurés écrit qu'à 24 ans il « a transformé en une nuit le visage poétique de l'Allemagne. »

Imaginer ainsi, le temps d'un mois de mai, que Bertolt Brecht n'ait pas encore été qualifié d'auteur idéologique ou didactique, et l'affranchir des centenaires ou des commémorations, ne serait-ce qu'au nom de sa jeunesse. Il y a vingt ans déjà, Georges Lavaudant fut de ceux qui contribuèrent à arracher le dramaturge à sa propre orthodoxie. Depuis, en échappant définitivement à l'emprise de son auteur, le texte de Brecht a gagné de pouvoir être déchiffré pas à pas, à nouveaux frais, sans détournements ni provocations. Lavaudant accompagne *La Noce* dans sa « simplicité comique de machine infernale » jusqu'à la désintégration finale, et trace le chemin de *Tambours dans la nuit* à la lueur d'une lune rouge, entre drame et comédie, sans chercher à l'assigner à l'un ou l'autre genre ni à trancher une fois pour toutes là où Brecht lui-même avait hésité.

La mise en scène s'attache ici aux évidences et aux mystères. Evidence trop humaine des répliques et des situations dans *La Noce*, où une dizaine de petits-bourgeois sabotent malgré eux - à force de maladresse, d'ivresse, de méchanceté, d'incapacité à trouver comment, pourquoi, à qui parler - puis piétinent allègrement les derniers restes d'un rituel

auquel ils ne semblent plus croire. Mystères de *Tambours*, d'un poème souvent énigmatique où rôdent les ombres de Rimbaud ou de Büchner, et où Brecht semble avoir pris un malin plaisir à bâtrer sur une trame feuilletonesque de longues scènes hantées par tout ce que les personnages ne se disent pas, par leurs allusions aux secrets qu'ils partagent peut-être (ainsi des étranges fiançailles d'Anna, faussement improvisées sur fond de grossesse inavouable et d'absence du bien-aimé ; ainsi encore du jeune Paul, le neveu de Glubb mort en novembre pour la cause révolutionnaire, et dont il ne faut surtout plus parler en janvier). Et le moindre de ces mystères n'est pas la scène finale, si ambiguë que Brecht lui-même, trente ans plus tard, faillit condamner sa pièce : retour au bercail d'un bourgeois qui obtient satisfaction, mais aussi cri d'épuisement et de révolte contre tout embriagement, y compris celui de la révolte elle-même, et démolition du vieux « théâtre ordinaire » à base de tirades grandiloquentes et de héros marquant au sacrifice pour les beaux yeux des spectateurs avides du sang d'autrui.

Oui, dès le début, le jeune Brecht, fieffé semeur de doutes, fut un sacré briseur de conventions, un redoutable metteur à nu du théâtre et du monde à travers lui - une bonne source où venir vérifier parfois ce qu'il en est de l'un et de l'autre.

Claude-Henri Buffard

TAMBOURS...



TAMBOURS DANS LA NUIT

en alternance avec

LA NOCE CHEZ LES PETITS-BOURGEOIS

de mise en scène	BERTOLT BRECHT GEORGES LAVAUDANT
textes français	Sylvie Muller, Jean-François Poirier Jean-Pierre Vergier assisté de Brigitte Tribouilloy
scénographie et costumes	Georges Lavaudant et Pierre-Michel Marié
lumières	Georges Lavaudant et Pierre-Michel Marié
sons	Jean-Xavier Cesari-Lauters
assistant à la mise en scène	Moïse Touré
conseiller artistique	Daniel Loayza
création des maquillages	Sylvie Caillet
coiffures	Jocelyne Milazzo
réalisation du décor	Ateliers François Devineau, Ateliers de l'Odéon, 1.3.
réalisation des costumes	Pierre Betoule
réalisation des perruques	Marie-Ange
stagiaires à la mise en scène	Henri Combaud, David Moccelin, Sébastien Ossard
production	Odéon-Théâtre de l'Europe

- Les textes des deux pièces sont publiés aux Editions de l'Arche.

- EN TOURNÉE : du 25 au 30 septembre à Barcelone, du 14 au 23 octobre au TNP Villeurbanne, les 29 et 30 octobre à Stockholm, les 6 et 7 novembre à Séville, du 12 au 15 novembre à Madrid, du 26 novembre au 2 décembre au Quartz de Brest.

- photographies de répétitions : Ros Ribas

TAMBOURS DANS LA NUIT

Anna Babusch, Bulltrotter	Anne Alvaro
Monsieur Balicke, 2 ^{ème} bourgeois, l'homme saoul	Gilles Arbona
Manke-Piccadilly, Manke-Figue sèche	Marc Betton
Murk, un révolutionnaire	Jérôme Derre
Glubb, 2 ^{ème} bourgeois, un homme	Eric Elmosnino
Madame Balicke, Augusta	Philippe Morier-Genoud
Kragler	Annie Perret
Marie, la bonne	Patrick Pineau
	Marie-Paule Trystram

LA NOCE CHEZ LES PETITS-BOURGEOIS

La mère	Anne Alvaro
L'ami	Gilles Arbona
Le mari de la femme	Marc Betton
Le marié	Jérôme Derre
Le jeune homme	Eric Elmosnino
Le père de la mariée	Philippe Morier-Genoud
La sœur	Annie Perret
La mariée	Sylvie Orcier
La femme	Marie-Paule Trystram

- REPRÉSENTATIONS : à l'Odéon-Théâtre de l'Europe du 14 mai au 21 juin 1998, du mardi au samedi à 20 h, le dimanche à 15 h. Relâche le lundi. Durée des spectacles : *Tambours dans la nuit* : 2h10 sans entracte
La Noce chez les petits-bourgeois : 1h10 sans entracte

- EN ALTERNANCE : *Tambours dans la nuit* :
 - mai : Je 14 - Sa 16 - Me 20 - Ve 22 - Di 24 - Ma 26 - Je 28 - Sa 30
 - juin : Me 3 - Ve 5 - Di 7 - Ma 9 - Je 11 - Sa 13 - Me 17 - Ve 19 - Di 21*La noce chez les petits-bourgeois* :
 - mai : Ve 15 - Di 17 - Ma 19 - Je 21 - Sa 23 - Me 27 - Ve 29 - Di 31
 - juin : Ma 2 - Je 4 - Sa 6 - Me 10 - Ve 12 - Di 14 - Ma 16 - Je 18 - Sa 20



Entretien

Georges Lavaudant

Vous revenez à Brecht, après *Moître Puntilo et son volet Matti* en 1978, *Baal* et *Dans la jungle des villes* en 1987. Brecht est, dites-vous, un des auteurs qui vous aident à foire le point...

Avec Shakespeare et Tchekhov, il est en effet un des auteurs dont l'écriture ne cesse de m'intriguer et de m'interroger. Revenir ainsi à lui, m'y confronter régulièrement, c'est une façon pour moi de faire un point personnel. Brecht est une sorte de miroir qui me renvoie à ma pratique du théâtre, même si la question politique n'est pas totalement absente de la réflexion qu'il m'incite à avoir. En quelque sorte, Brecht, malin, m'attend au coin du bois, au coin de chaque décennie, et me demande : comment ça va depuis dix ans ? Comment va le théâtre ? Tu t'en sors ? Aimes-tu toujours ça ?

A chaque rencontre avec Brecht, que lui trouvez-vous de chongé ? Et vous, qu'avez-vous de chongé ?

En 1978, j'avais envie de me battre contre le brechtisme officiel. En montant *Puntila et son valet Matti*, je voulais donner une autre image esthétique du théâtre de Brecht, et même le retourner politiquement. J'avais fait par exemple de Puntila un personnage plutôt sympathique et de Matti un empêcheur de tourner en rond, un bureaucrate un peu

froid. A l'opposé de la tradition. Il y avait là un réel désir d'écorner, voire d'écorcher l'image habituelle de Brecht. Je voulais contraindre le texte tout en le respectant, plaquer par-dessus ma vision esthétique et politique. En 1987, avec *Baal* et *Dans la jungle des villes*, je n'avais déjà plus cette volonté d'opérer un détournement. Plus proche de Brecht, j'avais surtout cherché à capter l'énergie de son écriture. Aujourd'hui, avec *La Noce chez les petits-bourgeois* et *Tambours dans la nuit*, je crois que j'atteins une sorte de sagesse qui consiste à vouloir simplement écouter cette écriture, à la recueillir, à l'accompagner dans son développement scénique. C'est un travail plus austère - sans doute moins gratifiant pour le metteur en scène qui peut apparaître de ce fait comme moins brillant -, mais que je crois plus approfondi. Les acteurs et moi sommes comme des sourciers qui essaient de suivre un réseau souterrain avec attention, qui parfois le perdent, parfois le retrouvent mais n'essaient jamais de donner le change, ni de se faire plus intelligents ou de forcer le sens.



TAMBOURS...

Vous poursuivez ainsi un trovoil sur les pièces de jeunesse de Brecht...

En 1987, j'avais le projet de monter les trois premières pièces de Brecht, *Baal*, *Tambours dans la nuit* et *Dans la jungle des villes*. Ça n'avait pas pu se faire. L'intérêt de présenter aujourd'hui *Tambours* et *La Noce* vient que ces deux pièces offrent des tensions d'écriture totalement opposées.

La Noce ne pose pas vraiment d'éénigme. C'est une pièce équilibrée, construite, qui pourrait être d'un Brecht adulte alors que *Tambours* est

clairement identifié comme une pièce de jeunesse, on y sent l'influence de Rimbaud, de Büchner, de l'expressionnisme, du roman d'aventures. Brecht y est autant romancier et poète que dramaturge. La succession des trois pièces forme une sorte de roman énigmatique à la Conrad, secret, avec des personnages excessifs, des pulsions dc jeu, de la folie.



TAMBOURS...

Avez-vous cherché à mettre ces deux pièces en regard?

Mes choix sont toujours, en premier lieu, d'ordre forain. C'est l'existence de la troupe qui me les dicte. Toute ma vie, jusqu'ici, aura été consacrée à la troupe. Je n'ai cessé de lui donner de la matière à vivre et à jouer. Monter deux pièces m'offre donc des possibilités de distribution très riches. Alternativement, chaque comédien peut jouer un rôle important. Par ailleurs, en présentant deux pièces aussi différentes que *La Noce* et *Tambours*, je permets aux acteurs de montrer l'étendue de leur registre. Je les amène à passer sans arrêt d'un univers expressionniste, violent, obscur, poétique, à un monde bourgeois, vulgaire, plat et sans arrière-fond.

Je n'ai pas cherché à éclairer une pièce par l'autre ni à leur trouver des points de convergence, bien qu'il y en ait (une mariée, une femme enceinte, des éléments de décor qui s'effondrent, un grand lit blanc à l'horizon final...). En revanche, il y a un formidable plaisir théâtral pour l'acteur, et je l'espère pour le spectateur, à se dire que c'est le même jeune homme de 20 ans qui écrit deux pièces aussi différentes. L'ampleur de la palette, l'intensité de l'écriture sont déjà là, dès l'origine. On voit comment il va être capable de passer d'une écriture très réaliste, décrivant méticuleusement la réalité sociale, à une écriture beaucoup plus confuse, sauvage, non contrôlée. Par la suite, il ne fera qu'améliorer sa technique théâtrale.

Brecht n'a jamais su si *Tambours dans la nuit* devait être un drame ou une comédie. Quel choix avez-vous fait? Brecht n'a cessé de buter sur le caractère équivoque de sa pièce. Voulant se révalter contre les conceptions dramatiques de son époque, il a failli, dira-t-il lui-même plus tard en révisant sa pièce, « aboutir à la condamnation d'un grand mouvement social ». Autrement dit, on pourrait le soupçonner de sympathie pour un « héros » qui renonce à la révolution spartakiste afin de partir avec sa fiancée. Et peut-être n'avons-nous pas à juger ce pauvre prisonnier qui préfère l'amour à la révolution? Mais en décidant dans la dernière scène d'interrompre le théâtre, de faire rentrer cet homme chez lui, Brecht n'entend pas condamner la révolution, il cherche à fustiger ses confrères toujours prêts à sacrifier leur héros sur

la scène pour le plaisir du public bourgeois. C'est sans doute plus un formidable pied-de-nez, violent et jubilatoire, au théâtre de son temps « avec ses appels grandiloquents à l'Homme et ses solutions artificielles et irréalistes » qu'une acceptation de la morale bourgeoise.

La représentation interrompue, le public interpellé, l'acteur qui sort du théâtre, vous l'avez souvent mis en scène...

Je crois que désormais le public a pris l'habitude de ces jeux du théâtre à l'intérieur du théâtre, des arrêts, des mises en panne, etc. Aujourd'hui, c'est même devenu une manière de faire du théâtre. Le procédé est attendu. Et en même temps, au moment où dans *Tambours* Brecht crée ce retournement de situation, si la mise en scène n'accompagne pas le personnage dans sa contestation du théâtre, elle trahit la pièce.



TAMBOURS...



TAMBOURS...





A l'opposé, *La Noce chez les petits-bourgeois* est une courte comédie en un acte. La tentation n'est-elle pas d'en ralentir le rythme, de rojouter du jeu et de la mise en scène?

La Noce se déroule comme une véritable soirée, en temps réel. Il est impossible de l'accélérer ou de la ralentir. On ne peut pas se permettre de jouer avec les didascalies, puisqu'elles sont incluses dans les répliques. Les personnages disent ce qui se passe : « Voilà le cabillaud », « Voilà, je mange », « Maintenant, c'est le dessert », et ainsi de suite. On est donc obligé de suivre le déroulement du repas tel que les

répliques nous l'indiquent. C'est une véritable course d'obstacles. Cette pièce est un plan-séquence d'une heure et quart où les neuf acteurs ne quittent quasiment pas la scène. Ils n'ont pas droit à l'erreur. C'est une des pièces les plus difficiles que j'ai eu à monter. Il n'y a pas d'ellipse de temps. On ne peut pas couper, on ne peut pas faire de montage. Tout le contraire du procédé brechtien habituel. Il n'y a pas d'échappatoire, pas de diversion possible. C'est un huis clos où tous sont condamnés à subir ce désastre, ce « marasme », comme dit le personnage de l'Amie. Cela demande à



chaque acteur une très grande concentration : écouter, manger, ne pas manger, passer son assiette, regarder, s'absenter, souffrir, rire, préparer la réplique suivante...

Vous parlez de «souvagerie» à propos de ces pièces du jeune Brecht...

Il y a une double sauvagerie : celle de l'écriture, qui n'est pas contrôlée systématiquement, qui n'est pas appliquée, qui vagabonde, qui fait des sautes, qui n'est pas toujours cohérente, qui passe de la platitude à la folie, avec d'étranges métaphores, qui mélange le langage populaire et la langue savante... Et il y

LA NOCE...



LA NOCE...

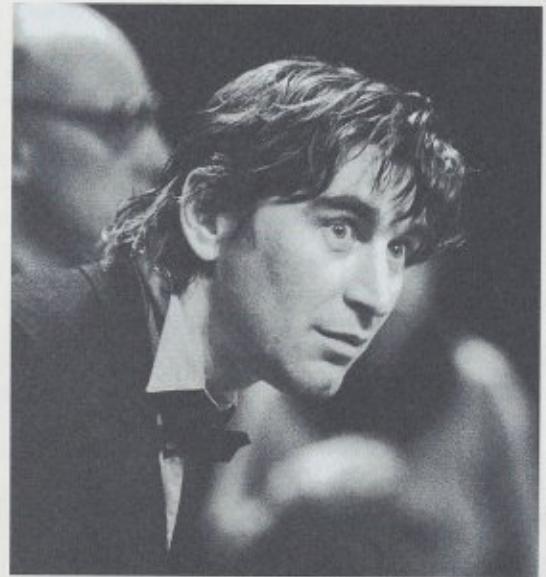
a la sauvagerie des rapports humains. Brecht a une conception monstrueuse des rapports entre les hommes, et plus encore des rapports entre hommes et femmes. On a parlé de misogynie, à ce stade c'est même du cannibalisme ! Les êtres humains sont avalés, broyés. Dans *Tambours*, Anna le dit : « vous me déchiquetez ». Les héroïnes de Brecht sont souvent saccagées, violentées, ridiculisées. Il n'y a aucune sympathie pour personne. L'homme est un loup pour l'homme. « Vous bouffez de la chair » dit le père d'Anna. Brecht considère que les bourgeois n'ont fait que policer les rapports humains en surface, qu'ils se sont occupés des codes, du vêtement, du langage, mais qu'en-dessous ils se conduisent comme des porcs. Dans *Tambours*, il déploie une véritable « ménagerie », plutôt exotique et agressive, requin, loup, hyène, éléphant, crocodile, kangourou, les métaphores animales reviennent sans cesse. Kragler lui-même finit par clamer : « Je suis un porc et le porc rentre chez lui ».

Brecht résiste-t-il ou temps?

Il n'a jamais cessé d'être joué, en France, en Europe, depuis les années soixante, mis en scène par les plus grands, Strehler, Sobel, Grüber, Vitez... Et le dernier travail d'Heiner Müller sur *La résistible ascension d'Arturo Ulpiano* le démontre à nouveau. En opérant sur lui un travail de « trahison positive », en le désacralisant, en le rendant à l'état de matériau, Müller en a montré toute la force.

Y a-t-il un sens particulier à monter Brecht aujourd'hui?

C'est l'éternelle question. On y répond souvent de façon trop schématique et les raisons qu'on donne ne sont pas toujours les bonnes. Est-ce que je choisis de mettre en scène ces deux pièces de Brecht parce que je sentirais autour de moi un contexte qui justifie de les monter ?



TAMBOURS...

Oui et non. Je crois plutôt que ce sont des propres urgences biographiques qui font que l'on monte telle ou telle pièce. C'est justement la beauté du théâtre, et sa fonction, de ne pas vouloir rendre compte immédiatement de l'actualité. Le théâtre n'a pas à être systématiquement, et de manière forcenée, au rendez-vous du quotidien. Les pièces sont des icebergs, elles sont inscrites dans la durée. Si une pièce rencontre l'actualité de manière authentique, tant mieux. Mais monter *Macbeth* pour évoquer la fin de Ceausescu ou *Arturo Ulpiano* à cause de la montée de l'extrême-droite me paraît relever d'une conception limitée du théâtre.

Le désir comme seul guide?

Le théâtre est un des seuls espaces où les désirs authentiques peuvent encore exister de manière collective, où le rêve de quelqu'un peut entraîner le rêve d'un collectif de travail. On ne fait pas de pré-sondage auprès du public, ni auprès des chaînes de télévision, on ne fait pas un panel de clients de l'Odéon pour savoir quelle pièce il faut monter la saison prochaine. Face à une telle manière de fonctionner, qui se systématiserait, il est bcp que le théâtre puisse s'égarter, ne pas être dans l'actualité. C'est son honneur aujourd'hui. Je crois que les temps ont changé. Quand Jean Vilar montait *La Paix d'Aristophane* parce qu'il sentait que cela correspondait

à des enjeux au sujet de la guerre d'Algérie, il était honnête et clair, fidèle à sa conception du théâtre comme accompagnement civique. Aujourd'hui, nous sommes dans une société du spectacle. Tout ce qui peut en déjouer les attentes est politique. Et ça devient de plus en plus difficile. Il y a une pression permanente qui s'exerce, qui vous culpabilise de tenir une aventure comme *Histoires de France*, par exemple, plutôt que de monter du répertoire. Je crois que c'est d'abord en déjouant les attentes de cette société-là que l'on fait véritablement acte d'engagement et d'invention.

Propos recueillis par
Claude-Henri Buffard



LA NOCE...

L'actualité

de l'Odéon - Théâtre de l'Europe

Au Petit Odéon

DU 26 MAI AU 19 JUIN 98

VIVAVOX

cycle de lectures conçu et réalisé par Jean-Christophe Bailly

avec les comédiens de la troupe de l'Odéon

textes d'Anna Seghers, Daniil Harms, Cesare Pavese, Heiner Müller, Lokenath Bhattacharya, Gilles Aillaud, Dimitri Dimitriadis

mardi 26 et mercredi 27 mai - 18 h
L'excursion des jeunes filles qui ne sont plus d'Anna Seghers, lu par Anne Alvaro

jeudi 28 et vendredi 29 mai - 18 h
Différents textes et poèmes de Daniil Harms, lus par Jérôme Derre et Patrick Pineau

mardi 2 et mercredi 3 juin - 18 h
Poèmes de Cesare Pavese, lus par Marc Betton et Jérôme Derre

jeudi 4 et vendredi 5 juin - 18 h
Poèmes de Heiner Müller, lus par Gilles Arbona et Sylvie Orcier

mardi 9 et mercredi 10 juin - 18 h
Poèmes de Lokenath Bhattacharya, lus par Marie-Paule Trystram et l'auteur

jeudi 11 et vendredi 12 juin - 18 h
Poèmes de Gilles Aillaud, lus par Gilles Arbona et Philippe Morier-Genoud

jeudi 18 et vendredi 19 juin - 18 h
Oubli de Dimitri Dimitriadis, lu par Annie Perret

Production Odéon-Théâtre de l'Europe

La *viva vox* (la voix vivante, la voix vive) est celle que les Romains opposaient à l'écrit pour signifier quelque chose d'irremplaçable, de fragile, de véridique. C'est aujourd'hui le nom que nous donnons à une série de lectures organisée au Petit Odéon avec les acteurs de notre troupe.

Un dispositif simple, fonctionnant avec trois rideaux et quelques meubles à chaque fois modulés différemment, et une ou deux voix, c'est tout.

Un exercice, donc. Une « base » théâtrale. Lire est en effet le premier pas au théâtre, et il ne s'agira ici que de franchir ce pas sans aller plus loin, mais de le franchir vraiment : par un travail

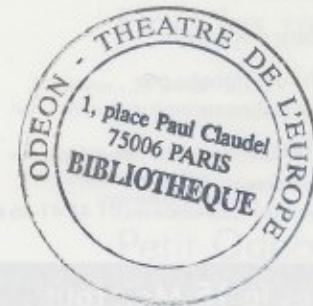
de diction, et par la création d'un espace pensé pour ce travail, pour sa respiration.

Chaque acteur étant le funambule d'un texte qu'il donne à entendre comme s'il le découvrait. L'idée étant que l'écoute se creuse dans le silence, sans vibrato, sans « situation ». Une proposition en retrait du théâtre mais qui ne pense qu'à lui.

La plupart du temps des poèmes mais aussi des récits, le choix des textes ne correspondant à aucune école ou tendance : simplement des matériaux qui ont semblé convenir à l'exercice proposé, parce qu'en eux la langue s'ouvre et s'étonne.

Jean-Christophe Bailly

Entrée libre, dans la limite des places disponibles. Réservation obligatoire au 01 44 41 36 36



En tournée

Dialogue en ré majeur en quelques dates
à Sartrouville du 12 au 15 mai,
à Petit Quevilly les 19 et 20 mai,
à Marseille du 25 au 30 mai.

Rencontres autour du spectacle

LA NOCE CHEZ LES PETITS-BOURGEOIS

mardi 19 mai,
après la représentation
en présence de l'équipe artistique

TAMBOURS DANS LA NUIT

vendredi 5 juin,
après la représentation
en présence de l'équipe artistique

Entrée libre - Grande Salle
Renseignements : 01 44 41 36 33

Brèves

Centenaire Bertolt Brecht
au Goethe Institut

Du 25 avril ou 27 juin,
projections de films, lectures,
cabaret, concerts et expositions.

En partenariat avec le Goethe Institut, nous vous proposons pour certaines manifestations un tarif privilégié sur présentation de votre carte d'Abonné.

Programme détaillé, renseignements et réservations au 01 44 43 92 30
Goethe Institut -
17, avenue d'Iéna - 75 116 Paris

L'actualité de l'Odéon - Théâtre de l'Europe

Carrefours de l'Odéon

LUNDI 18 MAI - 20H

Singularité de l'Inde

Soirée présentée par
Jacob Rogozinski

avec Roger-Pol Droit (philosophe,
CNRS), Michel Hulin (philosophe,
Paris I), Charles Malamoud
(anthropologue, Ecole des Hautes
Etudes), Jean-Luc Racine
(anthropologue, Ecole des Hautes
Etudes, CNRS)

LUNDI 25 MAI - 20H

Questions de style

(style en philosophie et style en littérature)

Soirée présentée par
Françoise Proust

avec Michel Deguy, Natacha Michel

LUNDI 8 JUIN - 20H

Itinéraire d'un philosophe: Merab K. Mamardashvili

Soirée présentée par
Jean-Christophe Bailly

Entrée libre - Grande salle

Bar ouvert à 19h30

Renseignements : 01 44 41 36 44

Textes dits au Petit Odéon

LUNDI 15 JUIN - 15H

La Place - Une Femme - Passion simple -

Textes d'Annie Ernaux

Lecture proposée par Patrick Pineau

avec les comédiennes de la troupe
de l'Odéon

SUIVI DE

Quel temps fait-il dehors ?

d'Ahmed Khalouaz

Lecture proposée par
Patrick Pineau

Entrée libre, dans la limite des places
disponibles

Réservation souhaitée au 01 44 41 36 68

Dès le 15 Mai, tout l'Odéon sur Internet !

Les spectacles,
la réservation de places,
la visite guidée, l'histoire
du Théâtre, le fonds
documentaire, etc...

<http://www.theatre-odeon.fr>

Grande Salle

15 octobre - 23 novembre

HISTOIRE & DE FRANCE

de Michel Deutsch et Georges Lavaudant
mise en scène Georges Lavaudant

9 décembre - 28 décembre

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

de Molière
mise en scène Jérôme Deschamps et Macha Makeïff

13 janvier - 28 février

DIALOGUE EN RÉ MAJEUR

de Javier Tamea - mise en scène Ariel Garcia Valdès

5 mars - 22 mars

ARLECCHINO SERVITORE DI DUE PADRONI

de Carla Galdani - mise en scène Giorgia Strehler

1er avril - 26 avril

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

de Marivaux - mise en scène Roger Planchat

14 mai - 21 juin

TAMBOURS DANS LA NUIT

de Bertolt Brecht - mise en scène Georges Lavaudant
en alternance avec

LA NOCE CHEZ LES PETITS-BOURGEOIS

de Bertolt Brecht - mise en scène Georges Lavaudant

Hors les murs

27 janvier - 28 février

Au Théâtre de la Bastille

PENTHÉSILE

d'après Heinrich von Kleist - mise en scène Julie Brachen

13 mars - 10 avril

Au Théâtre de la Cité
Internationale

IMENTET un Passage par l'Egypte

campé et mis en scène par Bruna Meyssat

Petit Odéon

20 novembre - 20 décembre

Pralangatian 12 janvier - 31 janvier

AJAX-PHILOCTÈTE

d'après Saphac - mise en scène Georges Lavaudant

6 mars - 25 mars

LE BUISSON

écrit et mis en scène par Marc Bettan

3 avril - 25 avril

LETTRES D'ALGÉRIE

PUBLIÉES DANS LE MONDE DU 18 AU 24 NOVEMBRE 97

mise en scène Baki Baumaza

21 mai - 19 juin

VIVA VOX

lectures organisées par Jean-Christophe Bailly
avec les comédiens de la troupe de l'Odéon

PROCHAINE SAISON

Grande Salle

22 septembre - 31 octobre

PHÈDRE

de Jean Racine

mise en scène Luc Bondy

17 novembre - 22 novembre

BALI - DANSES DE DRAMES

2 décembre - 12 décembre

LES SOMNAMBULES

en polonais, surtitré

d'après Hermann Broch

mise en scène Krystion Lupo

14 janvier - 14 février

Ste JEANNE DES ABATTOIRS

de Bertolt Brecht

mise en scène Aloïn Milionti

4 mars - 17 mars

CE SOIR ON IMPROVISE

(Questa sera si recita a soggetto)

de Luigi Pirandello

mise en scène Lucio Ronconi

en italien, surtitré

7 avril - 9 mai

PINOCCHIO

d'après Carlo Collodi

adaptation et mise en scène Bruno Boëglin

15 juin - 27 juin

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

(Els gegants de la montanya)

en catalan, surtitré

de Luigi Pirandello

mise en scène Georges Lovoudont

La Cabane

6 avril - 8 mai

LOUÉ SOIT LE PROGRÈS

de Gregory Motton

mise en scène Lukos Hembleb

25 mai - 12 juin

IVANOV

d'Anton Tchekhov

mise en scène Eric Locoscode

Petit Odéon

Programmatian communiquée en septembre

Dès le 18 juin, la brochure de présentation de la Saison 98-99 sera disponible aux guichets du Théâtre. Sur simple appel téléphonique ou 01 44 41 36 36, nous pourrons également vous la faire parvenir par courrier.

Odéon-Théâtre de l'Europe 1, place Paul Claudel 75 006 Paris - Tél. 01 44 41 36 36